UNIVERSITÉ DE PARIS

CÉRÉMONIE

du 10 Novembre 1945, à la Sorbonne

à la Mémoire des Maîtres et des Élèves

de l'Académie de Paris

Morts pour la France et pour la Liberté



UNIVERSITÉ DE PARIS



Vue
générale
de la
cérémonie

LE samedi 10 novembre 1945, à 10 h. 30 du matin, se déroule dans la Cour d'honneur de la Sorbonne une cérémonie organisée par l'Université de Paris à la mémoire des Maîtres et des Elèves de l'Académie de Paris morts pour la France et pour la Liberté.

Un cénotaphe, drapé d'une grande oriflamme aux trois couleurs, est dressé sur le parvis de la chapelle ; au pied est installée la tribune des orateurs, entourée de feuillages. Devant la tribune, la dalle du Souvenir est entourée d'étudiants et d'étudiantes montant la garde d'honneur.

Une tribune, à gauche du parvis, est réservée aux Doyens, aux Membres du Conseil de l'Université, en robe et aux Directeurs des Grands Etablissements d'Enseignement Supérieur. A droite est la tribune affectée aux Directeurs du Ministère de l'Education nationale et aux Délégations de l'Enseignement secondaire.

Le milieu de la Cour d'Honneur a été réservé aux délégations de l'Enseignement Primaire et de l'Enseignement Technique. Aux premiers rangs des fauteuils ont pris place, outre les familles des tués et disparus, les hautes personnalités parmi lesquelles on remarque : M. Pompidou, chargé de mission au Cabinet du général de Gaulle, représentant le Chef du Gouvernement, empêché ; M. Braillon, chef du Cabinet du Ministre de l'Education nationale, représentant M. Capitant ; M. Cassin, président du Conseil d'Etat ; M. Caullery, président de l'Académie des Sciences ; M. Lods, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; M. Maurice Reclus, président de l'Académie des Sciences Morales ; M. Pasteur-Vallery-Radot, membre de l'Académie Française et de l'Académie de Médecine ; M. le Professeur Basset, vice-président de l'Académie de Chirurgie ; le Grand Chancelier de la Légion d'honneur, représenté par le lieutenant-colonel d'Aillières ; le général Legentilhomme, gouverneur militaire de Paris ; M. Flouret, préfet de la Seine ; M. Wallon, membre de l'Assemblée constituante.

Des allocutions sont prononcées par des représentants des trois ordres de l'Enseignement et par un étudiant. Le discours du Recteur Roussy est suivi du Salut aux Morts et de l'inauguration de la Dalle qui perpétuera le souvenir des héros et des martyrs tombés au front, dans les combats de la Résistance et de la Libération, dans les camps de prisonniers ou de déportation.

La musique de la Garde Républicaine et la Chorale des Lycées de jeunes filles de Paris prêtent leur concours à la cérémonie. Des poèmes de Louis Aragon sont dits par l'auteur.

En fin de cérémonie, la Dalle du souvenir est dévoilée, la flamme allumée ; un étudiant et une étudiante lisent le palmarès des pertes subies pendant la Guerre, la Déportation, la Résistance et la Libération.

PROGRAMME DE LA CÉRÉMONIE

Musique de la Garde Républicaine
La Marseillaise ..... Rouget de l'Isle

Allocution de M. Charles RICHET
Professeur à la Faculté de Médecine - Déporté

Allocution de M. Henri BRUNSCHWIG
Professeur au Lycéé Henri IV - Prisonnier de Guerre

Musique de la Garde Républicaine
Hommage aux Morts... Colonel de Benedetti

Allocution de M. DIRAND
Instituteur de la Ville de Paris - Déporté

Allocution de M. Jacques BLOCH
Etudiant à la Faculté de Droit - Déporté

Chorale des Lycées de Jeunes Filles
Chant funèbre..... Ernest Chausson

Poèmes de Louis ARAGON, dits par l'auteur

Chorale des Lycées de Jeunes Filles
Cantique de Racine ... Gabriel Fauré

DISCOURS DE M. ROUSSY
Recteur de l'Académie de Paris

HOMMAGE AUX MORTS

La dalle du souvenir est dévoilée. La flamme est allumée. Appel des héros et des martyrs

Musique de la Garde Républicaine
Marche funèbre ..... Beethoven

Allocution de M. Charles RICHET

Professeur à la Faculté de Médecine, déporté

Au nom des membres de l'Enseignement Supérieur de l'Université de Paris, je salue les Maîtres de cette Université morts pour la France et pour la Liberté.

Pour la France, et nos fils nés sur les bords de la Seine, de la Loire ou la rive gauche du Rhin sont restés français.

Pour la Liberté, et nous écrivons, nous parlons à nos heures, suivant notre conscience.

Ces hommes sont morts pour que nous vivions libres dans une patrie indépendante. Les uns avaient un long passé de travail et d'honneur. Aux plus jeunes était réservé l'avenir. Eh bien, formule tragique, mais justifiée, il était pourtant utile que beaucoup d'entre les Maîtres de l'Université de France aient délibérément fait le sacrifice de leur vie. Sans martyre, il n'est point d'Eglise triomphante, ni de cause victorieuse.

Peut-être beaucoup d'entre ceux qui ont risqué leur vie ignoraient-ils ce qu'était la mort dans les camps de déportés. Elle était mille fois pire que l'assassinat au Mont Valérien ou l'agonie dans un fossé boueux sur un champ de bataille. Mort qu'ils auraient voulu ignominieuse, mais qui fut glorieuse comme, il y a vingt siècles, la crucifixion.

Jadis, j'ai vécu cette période, l'épithète d'intellectuel était une injure. Qui aujourd'hui, sans déchoir moralement, oserait la jeter à la face des Universitaires ? Certes, ceux qui sont morts ont agi surtout par patriotisme. Et pourtant leur action a été dictée également par un autre mobile. Comment plus tard auraient-ils pu affronter leurs élèves qui, sur la Somme, au Vercors ou sur le Rhin avaient dix fois risqué leur vie, s'ils n'avaient pas, eux les Maîtres, donné l'exemple.

Il est des heures tragiques, que la France vient de vivre, où les chefs ont un devoir sacré, celui de dire aux meilleurs de leurs enfants : « Allez à la mort. » Soit, mais à une condition : ils doivent être en tête. Etudiants et Elèves, dans cette lutte de six ans, les Maîtres de l'Université furent à votre tête.

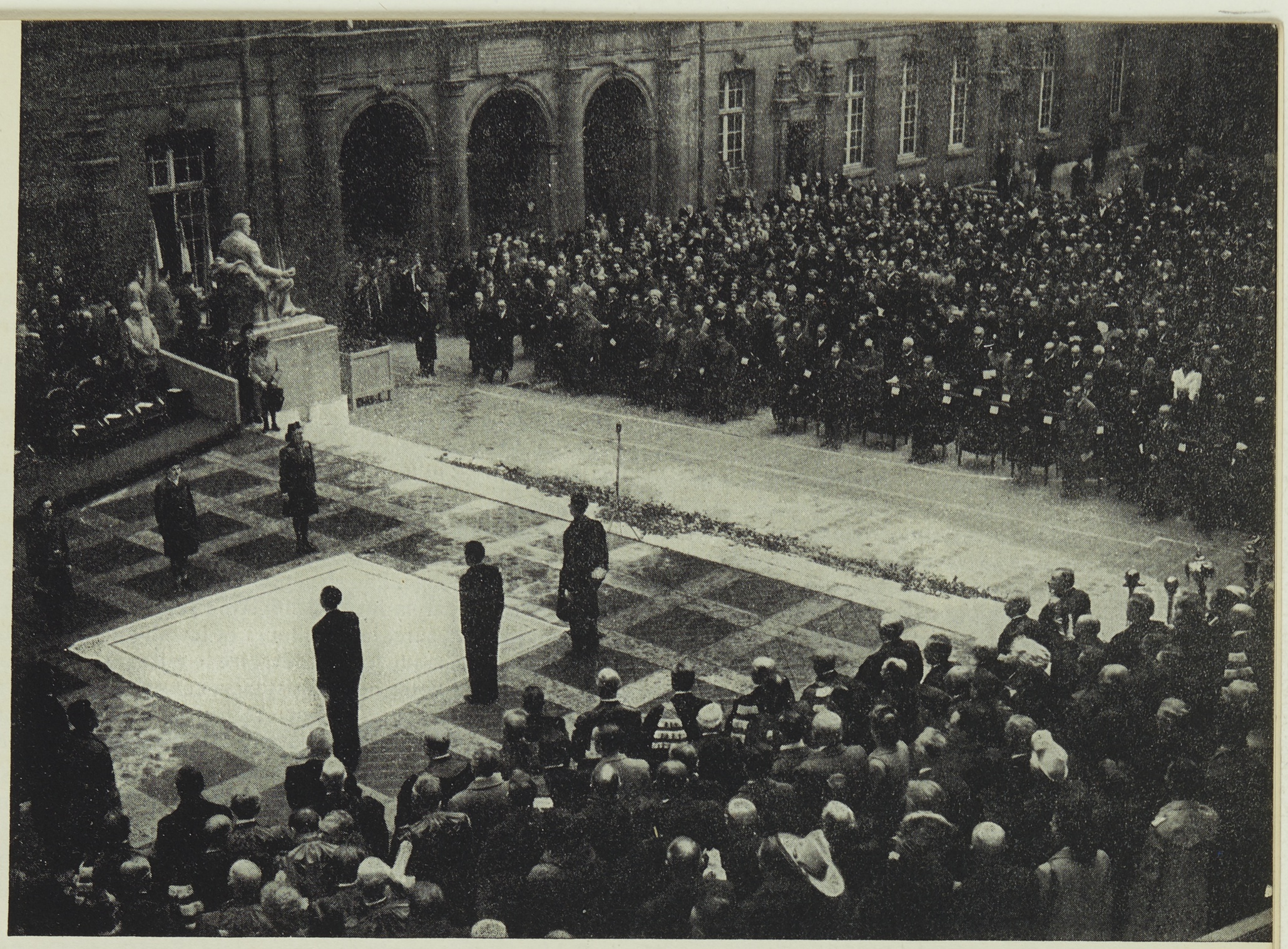
Allocution de M. Henri BRUNSCHWIG

Professeur au Lycée Henri IV, prisonnier de Guerre

11 Novembre! L'historien connait bien ces différentes acceptions qu'un même terme peut prendre au cours des temps. Ce fut d'abord la Fête de la Victoire. Nous chantions avec les fanfares, exaltés par l'avenir qui s'offrait, lumineux, et d'où la guerre semblait définitivement bannie. Les Français entraient en Alsace et nous, les jeunes, nous écoutions les paroles des Maîtres, qui, à l'Université de Strasbourg, nous initiaient à l'esprit critique. Ils nous apprenaient aussi à nous défier de nos propres passions, car elles nous auraient empêchés de comprendre l'homme tout entier, l'homme qui conquit avec acharnement, au cours des siècles, son droit à la justice et à la sécurité, à la pensée libre et à la dignité.

Oui, nous avons pendant vingt ans célébré le 11 Novembre dans la joie. Beaucoup de ceux qui nous entouraient alors ont disparu. (Marc Bloch n'est plus, Decour n'est plus, Lapierre n'est plus).

Au cours des années qui viennent de s'écouler, la plupart d'entre nous ont vu revenir avec angoisse cette date, où les souvenirs les assaillaient. Le régime de l'arbitraire et de la brutalité sévissait. L'avenir, souvent, se dérobait. Beaucoup courbaient la tête sous l'humiliation et attendaient... D'autres s'organisaient et se préparaient à mourir pour que nous, qui subsistons, recouvrions la liberté. Et les prisonniers, qui défilaient dans les camps, sous l'œil de l'ennemi et avec son autorisation, n'étaient pas fiers de manifester ainsi leur communion avec les héros de 1914 à 1918. Et ceux qui refusaient de se plier aux ordres de Vichy ou de Berlin rôdaient, misérables, sous le ciel bas qu'écorchaient les barbelés. Etouffés par leurs paroles que personne n'entendrait, honteux de ne pouvoir lutter avec les camarades de France et de l'Empire, impuissants devant les meurtres, les déportations, les disparitions des leurs, qu'ils sentaient constamment imminentes, il leur arrivait de ne plus oser espérer.



L'assistance debout pendant la Marseillaise

Les voilà pourtant comblés. Ce qu'ils se chuchotaient le long de leurs mornes périples s'est enfin réalisé. Mais ce n'est plus aujourd'hui la fête de la joie et de l'insouciante exaltation de la jeunesse. Nous savons que chacun de nos actes et de nos pensées prépare l'avenir. Et nous célébrons une cérémonie plus grave, où les disparus tiennent leur rôle. Ils sont morts pour la France et pour la Liberté! Cette liberté, qu'ils nous ont rendue, nous en connaissons maintenant le prix. Nous savons qu'aucun sacrifice n'est trop grand pour la conserver et qu'elle n'est jamais donnée à l'homme une fois pour toutes. Il doit s'en rendre digne par l'effort quotidien. Il doit se dominer pour la conserver. C'est là ce que nous avons à faire comprendre à nos élèves; et que le beau titre de Citoyen se paye en scrupule, en honnêteté, en désintéressement.

Ils nous ont rendu la liberté. Mais ils nous laissent, en mourant, le soin d'accomplir l'autre partie de la tâche. Et nous ne songeons pas à nous récuser : Ils sont morts pour la France et pour la Liberté. Nous avons à refaire la France, pour acquitter notre dette envers ceux qui sont morts, la France généreuse et rayonnante dont le Monde a besoin.

Allocution de M. DIRAND

Instituteur de la Ville de Paris, déporté

Septembre 1939 : la Patrie, une fois de plus, dresse ses fils pour sa défense.Les Instituteurs sont de nouveau à la pointe du combat. Soldats ou Officiers, tous ont répondu sans hésitation à cet appel douloureux.

En armes dès les premiers jours du conflit, ils ont combattu très souvent aux postes les plus exposés et nombreux sont ceux qui sont tombés dans cette lutte foudroyante et inégale. La honteuse capitulation de Juin 1940 les a douloureusement accablés ; toutefois, ils n'ont jamais abandonné le combat. Ils l'ont continué partout : à l'intérieur, dans les camps de prisonniers, soutenus à la fois par leur amour de la Patrie malheureuse, leur espoir inébranlable en la délivrance, en une paix humaine et juste, de laquelle naîtrait quelque jour la concorde universelle.

Enfants du peuple de France, pays de l'Honneur et de la Liberté, pays qui, par la vertu de l'Education, a conservé vivace l'esprit de révolte à l'oppression, les Membres de l'Enseignement Primaire ont trouvé tout naturellement en eux-mêmes la raison profonde de leur résistance. Elle s'épanouira dans les camps de prisonniers par l'opposition à la propagande corruptrice, en France par la lutte clandestine sous toutes ses formes. Les Instituteurs sont là, dans chaque commune, parmi les plus sûrs, les meilleurs et les plus actifs des Résistants. Combattants obscurs, ils s'emploient, par une lutte de chaque jour, à détruire le mirage, les mensonges de la pensée qui veut asservir. Ils sont ceux qui préparent les voies de la résistance, ceux aussi qui acceptent les risques que commande notre dignité d'hommes et d'éducateurs. Ils ont été les témoins de la détresse du peuple, ils ont senti sa souffrance, ils ont éprouvé son espoir, ils ont soutenu sa confiance. Combien ont payé cette action de leur liberté ou de leur vie !

Vers tous ceux qui sont ainsi tombés dès les premiers jours, monte notre pensée reconnaissante et notre souvenir fidèle. Ils sont notre fierté...

Le palmarès de leurs souffrances est innombrable. Je ne saurais citer tous nos martyrs. Mais qu'il me soit permis de les saluer tous par l'hommage adressé à quelques-uns d'entre eux qui, avec tant d'autres, furent des héros et des martyrs dans cette lutte.

Georges LAPIERRE, Directeur d'Ecole Publique dans notre Quartier Latin, Secrétaire Général du Syndicat des Instituteurs, Organisateur du Congrès International de l'Enseignement Primaire.

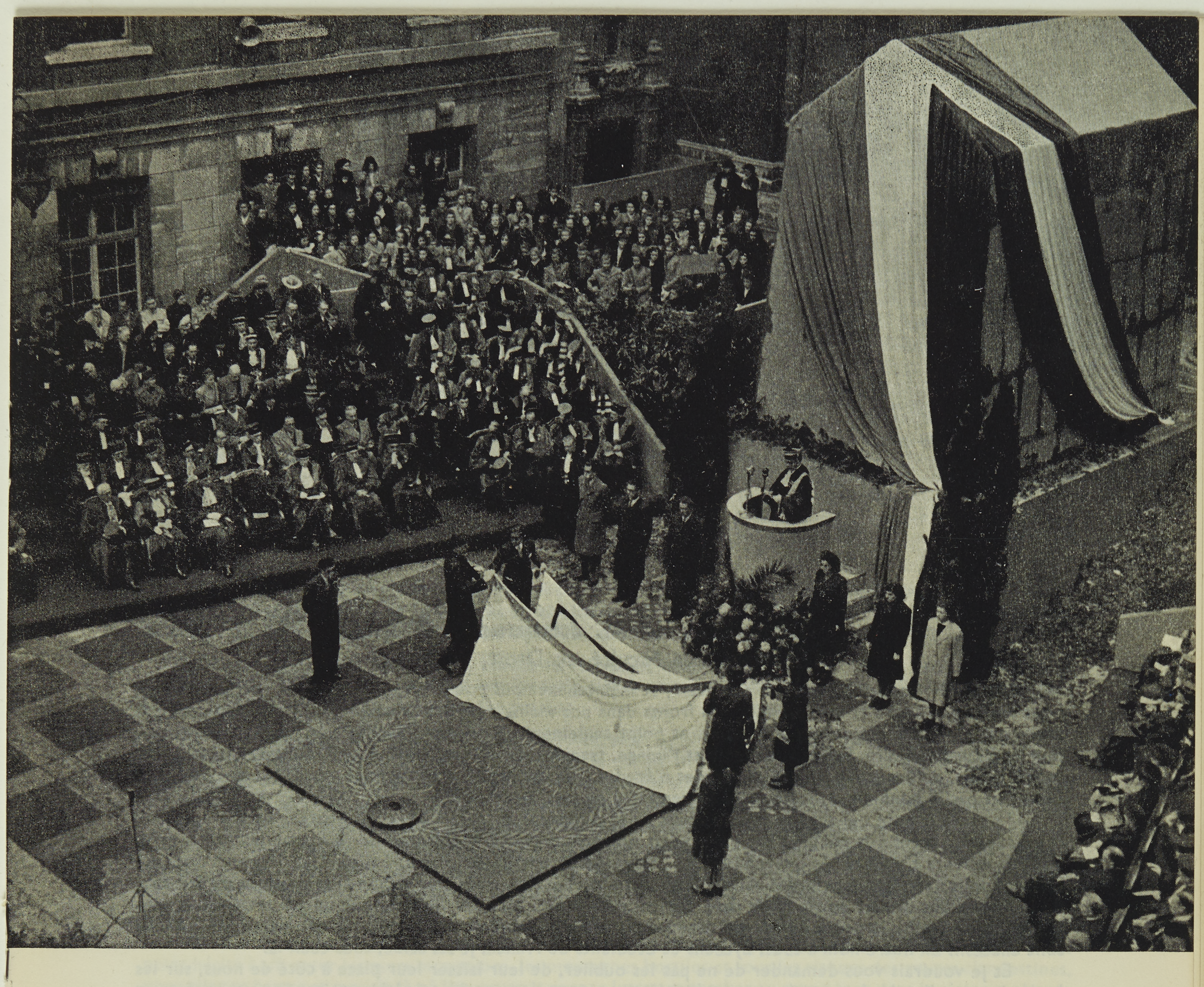
René PATY, Directeur d'Ecole à Paris, que l'estime et la confiance du Ministre de l'Education Nationale avaient appelé aux fonctions de Chef de Cabinet de 1936 à 1940.

Augustin MAIROUX, Instituteur, Député qui s'honora en Juillet 1940, à l'Assemblée Nationale de Vichy, d'un « non » catégorique au Gouvernement de la Capitulation.

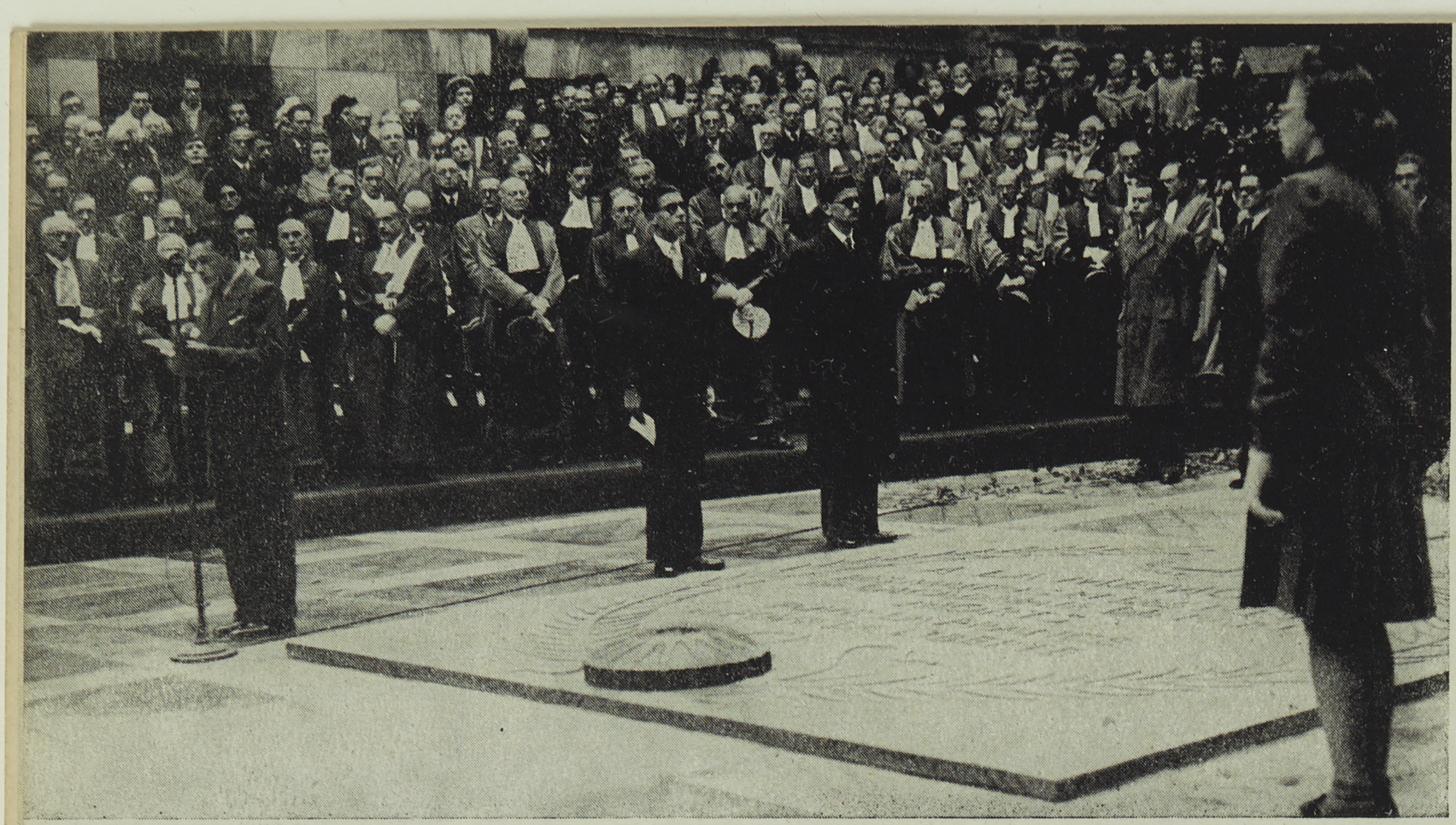
Tous trois furent arrêtés au début de 1943, après avoir organisé sur une longue échelle les premiers réseaux de résistance de l'Enseignement Primaire. Durant les heures longues et douloureuses qui les conduisirent de prison en prison, dans les tragiques étapes de l'exil et dans les camps d'Allemagne, la pensée seule du foyer inquiet et de la tâche inachevée les attristaient. Mais, jusqu'au bout, confiants en ceux qui avaient mission de continuer la lutte, confiants dans la Nation malheureuse mais déjà toute dressée et tendue vers l'effort décisif de libération, confiants dans l'avenir du peuple de France, fidèles à leur idéal impérissable de paix et de fraternité, ils étaient sans défaillance devant leur propre douleur.

Tous trois sont morts : à quelques jours, presque à quelques heures de la délivrance. Après tant de mois de patience, d'espoir, presqu'au terme de cette misère, ils n'ont pas connu la joie inoubliable et fabuleuse du retour. Devant ce destin si injuste et si cruel, qui fut celui de tant de nos collègues et qui prive l'Enseignement Primaire des meilleurs de ses serviteurs, notre peine demeurera inconsolable.

Mais il nous reste leur exemple. Celui de leur vie et celui de leur mort. Nous trouverons dans leur sacrifice le sens de notre vie de Citoyens et d'Educateurs. A eux, à tous ceux qui sont morts pour la cause de la Patrie menacée, attaquée, meurtrie, nous rendrons fidèlement le culte du souvenir.



Le Recteur ROUSSY prononce son discours
Des Étudiants et des Étudiantes dévoilent la dalle commémorative



La Dalle du Souvenir
est dévoilée

Appel des Héros
et des Martyrs

Allocution de M. Jacques BLOCH

Etudiant à la Faculté de Droit, déporté

Des mois, des années sévères ont passé, et maintenant nous pouvons sans remords rouvrir nos livres, nous replonger dans l'étude, prendre nos fronts dans nos mains. Mais notre joie légitime ne serait-elle pas impure si elle nous détournait d'évoquer, et point seulement en ce jour consacré aux morts, mais chaque jour et à chaque heure, le beau souvenir et l'image, transparaissant au travers d'un brouillard doré et noir tout à la fois, de beaucoup de nos camarades d'études, qui ont été en même temps nos frères de combat et qui n'ont pas le bonheur, avec nous, de se remettre en paix au travail ?

Je pense à ceux qui sont morts au cours de la campagne de 1939-1940. Je pense à ceux qui ont fui le pays vaincu, occupé et souillé pour n'y revenir qu'en libérateurs et marquer de leur sang les étapes irrésistibles de leurs bataillons. Je pense à ceux qui, renonçant à toutes les joies et à toutes les douceurs de la vie civilisée pour s'engager dans le plus rude combat, sont tombés anonymes, loin de leurs Lycées, de leurs Facultés, de leurs familles devant douze fusils dans une cour de prison ou sous des coups de talons hystériques dans des forêts de sapins. Je pense à ceux qui dans les camps de prisonniers et de déportés ont maigri, ont pâli, se sont effacés... En notre nom à tous, Lycéens et Etudiants de France, je les salue, tous ceux-là.

Et je voudrais vous demander de ne pas les oublier, de leur laisser leur place à côté de nous, sur les bancs de nos salles de classe et de nos amphithéâtres, autour de nos tables de laboratoire, de ne pas refermer notre cercle en les laissant dehors ou en arrière.

Quand nous sommes en peine, quand nous hésitons, quand nous doutons de la Science, de la Philosophie, de l'Art ou de nous-mêmes, tournons-nous vers eux. Ils ne nous refuseront pas leur conseil. Ils se sont couchés pour toujours dans les fossés de la Grande Route, ils se sont usés pour que nous arrivions au sommet de la côte. C'est à eux que nous devons cette première escalade ; nous sommes libres maintenant, mais de cette liberté il nous appartient de faire un bon usage ; il n'est point suffisant de jouir de notre pensée recouvrée, il nous faut encore, et surtout, « l'appliquer bien ».

Un de mes Maquisards, étudiant de la Faculté de Clermont, m'a dit, à la veille de tomber au cours d'une embuscade : « Pourvu que ceux qui resteront sachent construire une belle chose, après que nous aurons détruit la laide. C'est aussi difficile, et même plus ».

Discours de M. le Recteur ROUSSY

10 Novembre : — veille du jour où, dans chaque ville et dans chaque village, la France porte le deuil de ses fils morts au champ d'honneur, l'Université de Paris a voulu saluer la mémoire des Maîtres et des Disciples qui, de 1939 à 1945, ont donné à la Patrie l'exemple de leur héroïsme et la ferveur de leur sacrifice.

Et c'est dans le cadre de l'antique Sorbonne, avec pour dôme le ciel et pour parvis de vieilles pierres, que nous avons voulu célébrer leur grandeur, proclamer envers eux notre reconnaissance, et attester dans l'intimité même de notre Maison, de leur Maison, qu'à jamais ces ombres chères nous enveloppent de leur présence et de leur souvenir.

Un jour l'histoire le dira : ceux dont nous évoquons aujourd'hui la mémoire ont poussé le culte de la Patrie plus loin encore que les volontaires de l'An II, et l'esprit de sacrifice plus haut que les soldats des Thermopyles. N'ont-ils pas dû s'affranchir d'une double contrainte : celle de l'ennemi brandissant les menaces de la déportation et de la torture, et celle de la honte qu'un gouvernement de lâcheté et de trahison ne parvenait même pas à masquer, en profanant les mots de devoir national ?

Jamais hommes, tout au long de notre histoire, n'ont combattu pour une plus juste cause, ni contre un ennemi plus puissant. Jamais hommes ne furent ainsi forcés, pour défendre leur Pays, de prendre, devant la loi, figure de réfractaires et d'aller chercher refuge en quelque « maquis » de France ou en quelque terre étrangère.

S'ils ont pu sauver la dignité et la liberté de la Patrie, c'est qu'ils avaient appris, sur les bancs de nos Facultés, de nos Lycées, de nos Collèges et de nos Ecoles, qu'une Nation n'est grande que si elle sait accepter le risque suprême, fut-elle dirigée par des chefs qui, pour eux-mêmes, le refusent.

Or, pendant que la jeunesse de France se raidissait, toute frémissante de honte, une voix lointaine retentissait par delà les mers, et disait aux Français captifs comme aux Français épars sur les routes de l'exil, l'espérance en l'avenir et le devoir dans le présent.

Et l'on vit, ô miracle, dès le 11 Novembre 1940, alors que l'Univers entier considérait la France comme définitivement écartée de la scène où se déroulait le drame immense, la vérité prendre sa revanche sur le mensonge, la bravoure sur la lâcheté, la spontanéité et la foi sur le calcul et l'abdication. C'est alors que, sur la tombe du Soldat Inconnu, coula le sang des Etudiants et des Lycéens de Paris, comme l'offrande d'une riche promesse et le gage d'un serment solennel. Don sublime par lequel était signifié au monde que la France, fille de tant de siècles de gloire, restait fidèle à son destin. Le Recteur de l'Université de Paris n'avait pas demandé que fût accompli un tel geste. Mais ce sera l'honneur de sa vie d'en avoir accepté la responsabilité et subi les conséquences. Aussi l'on comprendra qu'aujourd'hui son hommage s'adresse tout d'abord aux morts de ce 11 Novembre 1940.

Il s'élève ensuite, vers tous ceux qui, abandonnant leurs études, les promesses d'une vie égale, n'ont point hésité à affronter les mers incertaines, les montagnes hostiles et tous les risques des routes clandestines, pour aller se battre et mourir là où l'on pouvait encore lutter et tomber au grand jour dans la gloire exaltante des batailles, sous les plis du drapeau tricolore.

Il s'élève, notre pieux, notre douloureux hommage, vers ceux qui, sur le sol de France, malgré les rets de la police et les pièges de la trahison, ont pu gagner les campagnes, les campements du froid et de la faim, pour s'y préparer aux combats libérateurs ; vers ceux qui, dans les villes et dans les bourgs, ont bravé la Milice et la Gestapo et qui, pressentant la Victoire sans avoir été illuminés de son rayonnement, sont allés à la mort en chantant la Marseillaise.

L'Université de Paris, unit dans un même sentiment de reconnaissance et de fierté, Professeurs, Administrateurs, Etudiants, et Elèves de ses Facultés, de ses Lycées, de ses Collèges et de ses Ecoles, Serviteurs et Collaborateurs de tous rangs et de toutes classes. Et je n'oublierai pas d'évoquer le souvenir de celui qui

durant les cinq années qui précédèrent la guerre, fut Ministre de l'Education Nationale, de Jean Zay qui mourut lâchement assassiné.

Tous ont rivalisé de courage, d'ardeur et de foi. Tous sont dignes de vivre éternellement dans nos mémoires. S'ils n'ont pas connu le triomphe final ce sera notre consolation de savoir qu'ils l'ont préparé par leur sacrifice. On ne succombe pas tout à fait lorsqu'on a su mourir.

Depuis le 2 Août 1914, jour où, avant toute déclaration de guerre, l'instituteur Peugeot fut, à Jonchery, la première victime de l'agression et de la barbarie allemande combien d'Universitaires sont tombés, héros et martyrs, sur les champs de bataille, dans les geôles de torture, dans les camps de l'abjection et de la mort ? Le cœur se serre d'émoi et d'angoisse devant l'étendue, devant l'horreur de tant de supplices. Et l'esprit se demande, dans l'obsédante inquiétude des lendemains, si la France n'a pas épuisé, à vouloir survivre, les sources mêmes de sa propre vie. Mais nos morts nous rassurent. Ils nous interdisent le doute qu'ils flétriraient comme un blasphème. C'est parce qu'ils sont tombés que la France est debout. C'est parce qu'ils sont morts que la France enchaînée et meurtrie a survécu.

Consoler ceux qui les pleurent est impossible. La douleur ne s'apaise ni par voix de raison, ni par voie de décret. Mais je leur demande de penser, avec nous, non seulement à la mort de ceux qui ne sont plus, mais aussi à la vertu dont ils nous ont transmis l'exemple et dont ils avaient puisé la vivifiante force dans les enseignements de l'Université française. Leur foi patriotique, plus jalouse du devoir que de la vie même avait, par avance, et avec quelle fière allégresse, refusé le présent.

O morts stoïques de Châteaubriant, d'Oradour, des Glières, du Vercors, du Mont Valérien ; morts de l'air et de la mer ; morts tombés sur la terre de France ; morts d'Afrique et d'Italie ; morts d'Allemagne ; morts des lointaines colonies ; ombres décharnées et sublimes des camps d'extermination ; combattants, prisonniers, fusillés, déportés ; hosties expiatoires de l'immense holocauste, en accomplissant votre destin, vous nous avez donné une impérissable leçon.

Cette pierre votive dédiée « aux Maîtres et aux Elèves de l'Académie de Paris morts pour la France et pour la Liberté », scelle entre le présent et l'avenir un pacte sacré.

L'Université de Paris entendra toujours la voix de ses martyrs. Elle ne laissera pas se perdre le glorieux exemple qu'ils nous ont donné.

Ici même, sur cette dalle du souvenir, de génération en génération, les jeunes étudiants de Paris pourront venir chaque année renouveler le serment que, dans la Grèce antique, les éphèbes vêtus de la chlamyde et munis de leurs armes allaient prêter dans les temples consacrés aux Héros morts pour la Patrie.

Appel des Héros et des Martyrs

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE DROIT

Au Combat : 2 Professeurs, 6 Etudiants.
Dans la Résistance : 4 Etudiants.
Dans les Camps de Déportation : 10 Etudiants.
Au cours de la Libération : 12 Etudiants.

FACULTÉ DE MÉDECINE

Au Combat : 9 Etudiants.
Dans la Résistance : 6 Etudiants.
Dans les Camps de Déportation :
2 Professeurs, 3 Etudiants.
Au cours de la Libération : 10 Etudiants.

FACULTÉ DES SCIENCES

Au Combat : Personnel de Service : 3.
Dans la Résistance :
1 Professeur, 2 Etudiants fusillés.
Dans les Camps de Déportation :
2 Professeurs, 1 Etudiant.
Au cours de la Libération : 9 Etudiants.
Disparus : 2 Professeurs, 1 Personnel de Service.

FACULTÉ DES LETTRES

Au Combat : 3 Etudiants.
Dans la Résistance :
2 Professeurs fusillés, 4 Etudiants fusillés.
Dans les Camps de Déportation :
2 Professeurs, 3 Etudiants.
Au cours de la Libération : 7 Etudiants.
Disparus : 1 Professeur.

FACULTÉ DE PHARMACIE

Dans la Résistance : 2 Etudiants fusillés.
Au cours de la Libération : 6 Etudiants.

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE & E. N. S. F. DE SÈVRES

Au Combat : 1 Professeur, 2 Elèves.
Dans la Résistance : 3 Elèves dont 2 fusillés.
Dans les Camps de Déportation : 2 Professeurs, 6 Elèves.
Au cours de la Libération : 1 Professeur, 1 Elève.
Disparus : 2 Elèves.

ÉCOLE DE MÉDECINE DE REIMS

Au Combat : 2 Etudiants.
Dans la Résistance : 1 Professeur.

Bibliothèque de l'Université
Instituts de l'Université
Cité Universitaire
et Services de l'Université

Au Combat : 20 Etudiants.
Dans la Résistance : 1 Chef de Service fusillé, 7 Etudiants dont 1 fusillé.
Dans les Camps de Déportation : 7 Etudiants.
Au cours de la Libération : 5 Etudiants.
Disparu : 1 Rédacteur.

ENSEIGNEMENT du SECOND DEGRÉ

LYCÉES ET COLLÈGES DE GARÇONS
Paris

Au Combat : 24 Professeurs, 1 Personnel de Service, 206 Elèves.
Dans la Résistance : 19 Professeurs dont 14 fusillés, 186 Elèves dont 92 fusillés, 1 pendu, 1 guillotiné.
Dans les Camps de Déportation :
12 Professeurs, 48 Elèves,
Au cours de la Libération : 1 Professeur, 3 Elèves.
Disparu : 1 Professeur.

Départements de l'Académie

Au Combat : 15 Professeurs, 36 Elèves.
Dans la Résistance : 6 Professeurs, 2 Elèves.
Dans les Camps de Déportation :
10 Professeurs, 11 Elèves.
Au cours de la Libération : 1 Elève.

LYCÉES ET COLLÈGES DE JEUNES FILLES
Paris

Au cours de la guerre 1939-1940 : 2 Elèves.
Dans la Résistance :
1 Professeur fusillée, 5 Elèvesdont 4 fusillées.
Dans les Camps de Déportation : 3 Professeurs dont une tuée à la hache, 16 Elèves.

Départements de l'Académie

Au cours de la Guerre : 1 Professeur.
Dans les Camps de Déportation :
4 Professeurs, 5 Elèves.
Massacre d'Oradour-sur-Glane : 60 Enfants, garçons et filles, élèves d'établissements de Paris, brûlés vifs.

ENSEIGNEMENT du PREMIER DEGRÉ

Paris

Au Combat : 91 Instituteurs.
Dans la Résistance : 15 Instituteurs, dont 7 fusillés.
Dans les Camps de Déportation : 12 Instituteurs.

Départements de l'Académie

Au Combat : 74 Instituteurs.
Dans la Résistance : 26 Instituteurs.
Dans les Camps de Déportation : 26 Instituteurs.

ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

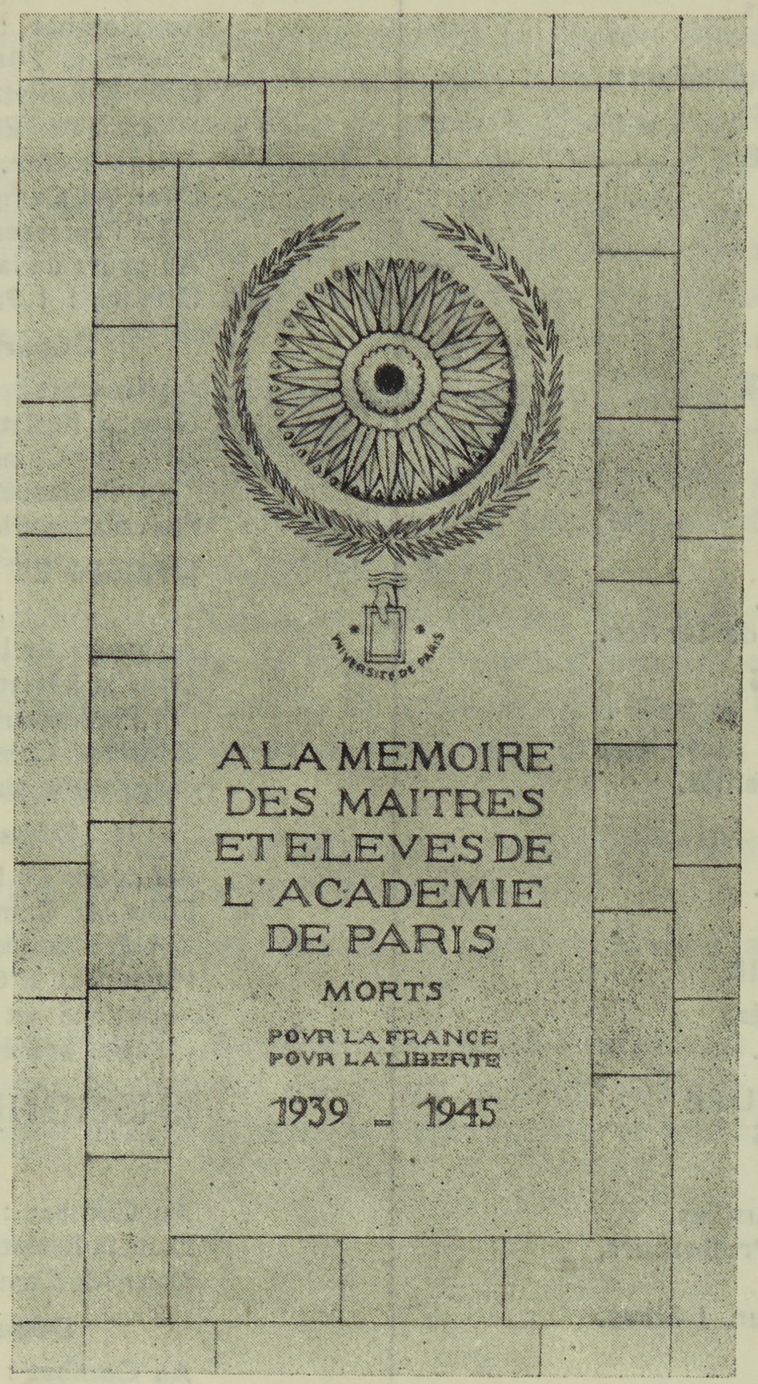
Paris

Au Combat : 1 Professeur.
Dans la Résistance : 9 Professeurs dont 4 fusillés.
Dans les Camps de Déportation : 3 Professeurs.

Départements de l'Académie

Au Combat : 3 Professeurs.
Dans la Résistance : 2 Professeurs.
Dans les Camps de Déportation : 2 Professeurs.

Les indications données sont des nombres minima, certains établissements n'ayant pu obtenir des familles les renseignements qui leur avaient été demandés.



INFORMUNIV 52, Avenue Duquesne - PARIS (VII°)